

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

DANIEL BELLET

Chronique

Journal de la société statistique de Paris, tome 34 (1893), p. 370-372

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1893__34__370_0

© Société de statistique de Paris, 1893, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

IV CHRONIQUE.

ÉTATS-UNIS.

Les irrigations. — Nous trouvons, dans un récent numéro de l'intéressant journal américain *Popular Science Monthly*, des détails très curieux semblant du meilleur aloi, qui permettent de compléter ou pour mieux dire de modifier les renseignements que le *Census Bulletin* a donnés sur les irrigations aux États-Unis.

Dans le territoire de la Confédération, on estime que la moitié environ peut être considérée comme composée de terrains arides où la chute de pluie est insuffisante, fréquemment ou normalement, et où même, parfois, elle fait complètement défaut. La superficie qui se trouve naturellement, et qui était demeurée jusqu'aux travaux récents, dans cette malencontreuse situation, est évaluée à 1,652,060 milles carrés, ou à peu près 4,595,760 kilomètres carrés, dont 744,000 pour le Texas, 343,000 pour le Nouveau-Mexique, 445,000 pour la Californie, 410,000 pour le Montana. Il faut ajouter à cette liste la Californie, l'Arizona, le Colorado, l'Utah, le Nevada, le Kansas (à l'ouest de 97°), le Nebraska, le Wyoming, les deux Dakota, l'Idaho, l'est de l'Orégon et du Washington. Cette immense surface ne peut encore nourrir que le 8^e de la population américaine. Mais voici 20 années à peu près que les colons, soit isolés, soit associés en syndicats, soit en formant de grandes compagnies, se sont lancés dans des entreprises d'irrigation sur une grande échelle. Vers 1880 on avait préparé 800,000 hectares pour les distributions d'eau; dès 1886 il y en avait 2,000,000 et plus, et actuellement l'on en compte 6,880,000; on est en droit de s'attendre à voir ce chiffre doubler au moins à la fin du siècle. Bien entendu, tous ces terrains ne sont pas encore mis en culture, car il ne suffit pas pour cela d'y amener l'eau, mais il y en a déjà 3,200,000 hectares en plein rapport, dont 1,420,000 rien que pour la Californie, 720,000 dans le Colorado, 167,000 dans le Montana, un peu plus dans l'Utah et à peu près autant dans le Nouveau-Mexique. Les colons, syndicats et compagnies d'irrigation ont dû forer 13,492 puits artésiens, dont 4,500 dans le

Colorado et 3,500 en Californie. Ces travaux sont largement rémunérateurs et transforment des déserts en véritables vergers.

Les récoltes de céréales. — En dépit des progrès considérables faits par leur industrie, les États-Unis sont encore un pays essentiellement agricole, si bien même qu'à ce point de vue ils assurent pour une grande part les besoins de l'Europe. Aussi nous semble-t-il intéressant de faire un emprunt au volumineux rapport du secrétaire d'État au département de l'agriculture (*Report of the secretary of Agriculture*), et de donner les chiffres des récoltes de maïs et de blé aux États-Unis depuis une assez longue période d'années.

Il y a 50 ans le maïs constituait la principale production de la Confédération; il est vrai de dire que l'ensemble de la récolte était seulement de 377,531,000 *bushels* (le *bushel* vaut 36,34 litres). Aujourd'hui elle est 6 fois plus considérable, bien que la population de l'Union ne soit guère que 4 fois plus forte; la production a augmenté suivant une proportion bien plus rapide que la population, parce qu'on a trouvé des emplois de plus en plus nombreux à cette substance alimentaire, notamment pour l'élève du bétail. En 1870 la récolte ressortait à 1,094.255,000 *bushels* ou boisseaux, puis à 1,092,719,000 en 1872, — 850,148,000 en 1874, — 1,321,069,000 en 1875, — 1,342.558,000 en 1877 — et 1,754,591,000 en 1879.

Pour les années subséquentes, jusques et y compris 1891, nous pouvons dresser un tableau complet.

Années.	Production	Surface	Valeur
	totale.	en culture.	de la récolte.
—	—	—	—
	Boisseaux.	Acres.	Dollars.
1880	1,717,434,543	62,317,842	679,714,499
1881	1,194,916,000	64,262,025	759,482,170
1882	1,617,025,100	65,659,545	783,867,175
1883	1,551,066,895	68,301,889	658,051,485
1884	1,795,528,010	69,683,780	640,735,560
1885	1,936,176,000	73,130,150	635,674,630
1886	1,665,441,000	75,694,208	610,311,000
1887	1,456,161,000	72,392,720	646,106,770
1888	1,987,790,000	75,672,763	677,561,580
1889	2,112,892,000	78,319,651	597,918,829
1890	1,489,970,000	71,970,763	754,433,451
1891	2,060,154,000	76,204,515	836,439,228

Jadis le principal État producteur était le Tennessee, puis venaient le Kentucky et la Virginie; aujourd'hui nous trouvons au premier rang l'Iowa, l'Illinois et le Missouri; le centre de cette culture s'est déplacé vers le nord-ouest.

Pour le blé, nous n'avons pas besoin de rappeler quelle importance la production de cette céréale a prise aux États-Unis; la récolte en est 7 fois plus forte qu'en 1840, correspondant à peu près à 9 boisseaux et un cinquième par habitant. Les principaux producteurs sont le Minnesota, le Kansas, l'Indiana, le Dakota septentrional et l'Ohio. Nous fournissons à ce sujet un tableau analogue à celui que nous avons dressé tout à l'heure pour le maïs.

Années.	Production	Surface	Valeur
	totale.	en culture.	de la récolte.
—	—	—	—
	Boisseaux.	Acres.	Dollars.
1880	498,549,848	37,986,717	474,201,850
1881	383,280,090	37,709,020	456,880,427
1882	504,185,470	37,067,194	444,602,125
1883	421,086,160	36,455,593	383,649,272
1884	512,765,000	39,475,885	330,862,260
1885	357,112,000	34,189,246	275,320,390
1886	457,218,000	36,806,184	314,226,020
1887	456,329,000	37,641,733	310,612,960
1888	415,868,000	37,336,138	385,248,090
1889	490,560,000	38,123,859	342,491,707
1890	399,262,000	36,087,154	334,773,678
1891	611,780,000	39,916,897	513,472,711

De 1870 à 1879, la moyenne de la récolte avait été de 312,152,000 boisseaux, pour une surface en culture de 25,187,000 acres.

CANADA.

Les pêcheries. — Nous trouvons dans le *Statistical Year-Book* publié par le département de l'Agriculture du Canada quelques chiffres fort curieux sur les pêcheries de ce pays, tant sur le littoral maritime qu'en eau douce. Elles occupent actuellement, ou du moins en 1891, 65,575 hommes, dont 24,376 en Nouvelle-Écosse, 12,530 dans la province de Québec, 12,222 dans le Nouveau-Brunswick, 8,666 dans la Colombie anglaise, 4,026 dans l'île du Prince-Édouard. Le matériel de toute sorte qu'on y emploie vaut à peu près 37 millions de francs, dont 15,700,000 fr. pour les bateaux et embarcations et 8,200,000 fr. pour les filets.

Quant à la valeur des produits de ces pêcheries, elle atteint, en 1891, 18,978,078 dollars ou environ 95 millions de francs; pour la morue la valeur est de 3,827,708 dollars, de 2,294,914 pour le hareng, de 2,256,249 pour le saumon, de 2,252,421 pour le homard, de 1,969,570 pour le maquereau. Depuis 1869 il s'est produit un accroissement énorme dans la production des pêcheries, puisque la valeur n'en était que de 4,376,526 dans cette année, de 10,754,997 en 1873 et de 14,499,979 en 1880.

La production houillère. — Si nous nous reportons au *Statistical Year-Book of Canada* (dû à M. S. C. D. Roper), annuaire que nous avons déjà cité, nous voyons que le Canada, sans que bien des gens s'en doutent, est un important producteur de charbon. Pendant l'année 1889, les houillères canadiennes ont fourni 2,719,478 tonnes (bien entendu il s'agit de la tonne canadienne de 2,000 livres anglaises de 453 grammes, équivalant par suite à 906 kilogr.); cette extraction valait 5,584,182 dollars, autrement dit à peu près 27 millions de francs. En 1890 les mines de charbon (en entendant toujours ce mot au sens large) ont donné 3,117,661 tonnes, ce qui représente une valeur de 6,496,110 dollars, ou environ 34 millions de francs. On voit que d'une année à l'autre l'augmentation de l'exportation n'a pas été de moins de 398,183 tonnes. Les gisements exploités se trouvent à peu près uniquement dans les provinces de la Nouvelle-Écosse et de la Colombie anglaise; mais de vastes terrains très riches en charbon se rencontrent dans ce qu'on appelle les *Territoires du Nord-Ouest*.

Publications statistiques. — Au moment où nous écrivons ces lignes, nous recevons un nouvel annuaire statistique du Canada: *Statistical Year-Book of Canada* pour 1892, publié par le département de l'agriculture et dû à M. George Johnson, statisticien. C'est un excellent volume, des plus complets, de 450 pages, très fourni, et auquel nous ferons de fréquents emprunts.

GUYANE ANGLAISE.

Le commerce. — Bien que nous la possédions depuis un temps relativement considérable, la Guyane française ne produit pas grand'chose, et cependant elle est placée dans les mêmes conditions climatiques et économiques que la Guyane anglaise, dont le développement est considérable, comme nous allons le voir en donnant quelques chiffres relatifs à son commerce. Nous empruntons ces chiffres à l'*Annual Statement* et à l'excellent *Year-Book of the Imperial Institute* de Londres.

Le chiffre des exportations en 1886 montait à 1,842,585 livres sterling; il atteint successivement 2,190,572, puis 2,024,732, — 2,471,199 et, enfin, 2,161,792 livres en 1890 (ce qui représente à peu près 54 millions de francs. Dans ce total, le Royaume-Uni prenait 1,071,432 livres en 1886, puis, 1,317,252 en 1889, et enfin seulement 958,874 en 1890; pendant ce temps, la part des États-Unis montait de 562,616 en 1886 à 813,773 en 1887, et à 950,602 en 1890. Comme on le voit, les États-Unis ont des relations fort suivies avec ce pays de même qu'avec toute l'Amérique en général.

L'ensemble des importations était de 1,436,297 livres en 1886; puis il est successivement de 1,508,175, — 1,586,056, — 1,803,776 et enfin de 1,887,117 en 1890. Dans ce chapitre la métropole a la grosse part, augmentant d'année en année: 787,053 livres en 1886, puis 916,416, — 918,115, — 1,051,018, et enfin 1,129,071 en 1890. Ici la place des États-Unis est plus modeste, puisque leurs importations atteignent seulement 295,864 livres en 1886; mais elles augmentent sensiblement d'un exercice à l'autre, et elles ressortent à 401,470 en 1889 et à 379,370 en 1890.

Ce sont là des chiffres qui en disent long sur l'importance de la Guyane anglaise: 54 millions de francs d'exportations et 47 millions d'importations. Et encore les statistiques anglaises font remarquer que la colonie traverse une période de dépression.

Les cultures. — Le coton et le café ont été les cultures prédominantes de ce pays au moment de l'occupation hollandaise. Aujourd'hui elles ont cédé la place aux plantations de canne à sucre; il est vrai qu'on cultive aussi le cacao, le café, le riz, l'arrow-root, la banane, mais en assez faible quantité. C'est la canne qui joue le rôle principal, et en 1890 on y consacrait 81,486 acres, à peu près 3,260,000 ares.

Nous aurons une idée nette de l'importance de l'industrie de la canne dans la Guyane anglaise en interrogeant quelques chiffres d'exportation: nous verrons qu'elle a exporté en 1890 pour 1,437,218 livres sterling de sucre brut, 220,835 de rhum et 78,784 de mélasses; le sucre s'en va uniquement, ou à peu près, sur le Royaume-Uni et sur la Confédération américaine. Nous compléterons ces indications en valeur par des indications en poids. En 1886 l'exportation du sucre était de 2,206,023 quintaux (de 50.8 kilogr.); après être montée à 2,454,997 en 1887, elle est retombée à 2,109,677 en 1890 par suite de circonstances atmosphériques spécialement défavorables pendant cette campagne.

Ce qui permet à l'industrie sucrière de prospérer dans la Guyane, c'est qu'on n'hésite pas à recourir dans les usines aux machines et aux procédés les plus perfectionnés.

URUGUAY.¹

Le commerce de l'Uruguay. — En attendant la publication de son *Annuaire statistique pour 1892*, la Direction de la statistique générale de la République de l'Uruguay vient de faire imprimer une brochure d'une trentaine de pages, ayant pour titre *Comercio exterior*, etc., bourrée de renseignements, et à laquelle nous ferons de nombreux emprunts. Pour l'instant, nous nous contenterons d'en extraire quelques chiffres indiquant le mouvement commercial extérieur de la « Bande Orientale » depuis cinq années.

En 1888 ce mouvement total atteignait 57,485,702 piastres, dont 29,477,448 à l'importation et 28,008,254 à l'exportation (nous prenons ici la piastre or [*peso oro*] qui vaut 5¹/₄₀). Il atteint ensuite 62,777,970 l'année suivante, dont 36,823,863 pour l'importation; puis il subit une baisse constante, qui l'amène à 61,450,146 piastres en 1890, 45,976,690 en 1891 et enfin 44,356,115 (ou à peu près 220 millions de francs) en 1892. Les exportations ont assez peu diminué, puisqu'elles se retrouvent à 25,951,819 piastres en cette année 1892; mais les importations sont tombées à 18,404,296, la moitié de ce qu'elles étaient en 1889.

Daniel BELLET.

Le Gérant, O. BERGER-LEVRAULT.